



Virtualia

Revista digital de la Escuela de la Orientación Lacaniana

Julio 2001 • Año 1 • Número 2

#2 **Julio**
2001

SUMARIO

Coloquio Jacques Lacan 2001 en Buenos Aires

Encuentros con Lacan

Por **Alejandra Glaze**

La disparidad en el amor

Por **Eric Laurent**

El déspota ideal...

Por **Luis Erneta**

La introducción a la antifilosofía

Por **Jorge Alemán**

De la identificación al síntoma y retorno

Por **Mónica Torres**

Usos del diagnóstico y el lugar del síntoma en la diferencia psicoanálisis aplicado-psicoanálisis puro

Por **Samuel Basz**

El padre, lo femenino y el obstáculo en la elaboración freudiana

Por **Osvaldo Delgado**

Kryptonita: tu nombre es mujeres

Por **Marcela Antelo**

El niño y la adopción

Por **Adela Fryd**

Two to tango

Por **Graciela Musachi**

La elaboración del testimonio

Por **Aníbal Leserre**

Un lazo social inédito

Por **Mauricio Tarrab**

Un santo letrado

Por **Graciela Kait**

De la disparité dans l'amour

Eric Laurent

Entrons tout de suite dans ce thème des déclinaisons de l'amour, c'est en effet une excellente idée de l'avoir choisi pour une série de conférences qui veulent s'adresser à tous ceux qui sont intéressés par les conséquences de la psychanalyse. Parce que c'est un enjeu de la psychanalyse de savoir si elle a quelque chose à dire sur le statut moderne de l'amour, le statut contemporain.

Nous sommes dans une période féconde sur les remaniements des dits sur l'amour, avec un certain embarras qui se fait sentir dans la littérature, dans les formes narratives les plus vastes, le cinéma, ou des formes modernes de narration dépendant, entrant plus ou moins dans le cadre de la littérature. On a le sentiment d'un embarras qui est marqué par différents symptômes. Certains d'entre eux sont la multiplication ou la réfraction de clichés sur l'amour déjà établis dans la littérature, et à l'occasion la littérature de notre temps recycle des clichés de façon mécanique en même temps qu'elle le fait avec ironie ; c'est le point de vue qu'on a pu qualifier de post-moderne : on ne croit plus à la modernité ou à une solution nouvelle inventée – simplement on ne croit plus aux vieilles solutions, ce qui donne l'ironie ou la citation. A la fois citation obligée : difficulté à inventer de nouvelles figures, et ironie : on ne croit plus aux histoires d'amour. D'où la difficulté de sortir de l'attitude ironique, du " on ne me la fait pas en ces questions d'amour comme dans le reste ". Fin des idéologies, mais fin des histoires d'amour. Et, en même temps, l'on constate le caractère inéluctable.

Par exemple, à la Mostra de Venise, on voit l'impact qu'a eu un film comme " Une liaison pornographique ", dans lequel l'auteur fait contraster le titre avec le fait qu'on ne voit jamais dans le film, ou très peu, d'ébats qui pourraient relever du qualificatif évoqué. Au contraire, on veut partir d'une histoire qui serait uniquement centrée sur le sexe, et bien entendu, on arrive sur l'amour, à la surprise spécialement du garçon qui, alors qu'il pensait s'engager dans l'histoire de cette façon, uniquement par la satisfaction, tombe sur le paradoxe de l'amour. C'est un des phénomènes classiques de la clinique du sujet obsessionnel qui pense se tenir à carreau de l'amour tout le temps et qui n'arrête pas de s'emmêler ensuite dans des difficultés multiples. Et à cet égard, la clinique psychanalytique a saisi ces différents paradoxes d'autres façons que les difficultés de la narration amoureuse moderne. D'où je crois que c'est une excellente question à poser à la psychanalyse : qu'avez-vous à dire sur le désordre amoureux contemporain ? Est-ce que la psychanalyse permet de s'orienter sur ces questions ?

C'est spécialement une bonne idée de le faire à Tours, parce que la Touraine est une terre d'élection pour se poser ce type de questions ; enfin, ça l'a été pendant un bon siècle, où la littérature française a installé un type de discours sur l'amour qui relayait l'Italie, qui le déclinait autrement. Au XVIème siècle, donc, Ronsard n'habitait pas très loin ; *Les Saisons* de Ronsard sont un bon exemple pour voir comment dans la littérature se décline la difficulté de raconter des histoires d'amour. Il a écrit des poésies amoureuses toute sa vie. Simplement l'époque commençait bien, on le sait : au XVIème siècle, on croyait qu'il allait faire beau, que l'époque se levait des nuages de l'oppression scolastique, et puis arrive Luther, et ensuite la fin du siècle et les déchirements divers. On voit monter dans les histoires d'amour de Ronsard la fortune, l'homme voué la fortune, le goût de l'astrologie, l'impossible calcul de la bonne combinaison des hommes et des femmes, thèmes qui l'occuperont jusqu'à la fin de sa vie. C'est donc une bonne idée, la Touraine, pour méditer sur la façon dont se sont inscrites les histoires d'amour et le grand malaise, dans les lieux même où nous en avons trace dans la littérature.

Littérature

Mais j'ai choisi pour commencer, ou comme exergue pour préparer ma conférence d'aujourd'hui, non pas Ronsard mais un extrait de La Rochefoucauld. Pourquoi La Rochefoucauld ? C'est le siècle d'après. C'est quand même l'excellence du moraliste français et l'auteur d'une remarque qui a beaucoup plu à Stendhal, selon laquelle il y a beaucoup de gens qui ne sauraient pas ce qu'est l'amour s'ils n'avaient pas lu d'abord des histoires d'amour. Sur ce thème, l'amour comme semblant, l'amour qui n'est pas naturel, l'amour comme artéfact, comme convention, il y a un sentiment aigu du moralisme du XVIIème siècle et en même temps il y a un point de vue très masculin. Pour le dire masculin, ça ne va pas de soi. Au fond, ce n'est que depuis la psychanalyse qu'on peut dire cela, et depuis l'intérieur du discours psychanalytique. Je ne sais pas s'il y a parmi vous des personnes qui font profession d'enseigner la littérature dans les lycées et universités, mais s'il y en a, ils savent que vous pouvez lire tous

les commentaires que vous voulez sur cette phrase, et Dieu sait s'il y en a une petite bibliothèque, personne ne souligne que ce n'est pas un point de vue universel, que là, il y a le point de vue du siècle, qu'il y a quelque chose de profondément masculin. Et que ce soit les grands livres, comme le livre de Paul Bénichou sur *Les Morales du grand siècle*, le livre de Robert Mauzi sur le bonheur au XVII^e siècle², vous ne voyez pas thématisée l'opposition des sexes en ce qui concerne l'amour.

Et en particulier, c'est un thème que par contre les auteurs féministes françaises (qui sont souvent d'excellents professeurs de lettres) ou américaines, de façon plus brutale, ont développé. Il y aurait, il y a dans les lettres, une dissymétrie à l'égard de l'amour qui pourrait facilement se ramener à l'idée que seules les femmes parlent de l'amour : toute une thématique de la littérature féminine, ou de la littérature de femmes, écrite par les femmes, l'écriture féminine, serait centrée précisément sur l'exploration systématique de l'amour, de ses impasses, de ses souffrances et c'est à partir de là que s'interrogerait plus profondément l'invention d'une forme d'amour moderne.

Et en effet, c'est corroboré par le fait que Marguerite Duras, par exemple, s'était installée durablement dans le paysage de la littérature française comme une sorte d'oracle sur les formes de l'amour, et ce dont il peut retourner. Cela à travers des formes littéraires extrêmement variées, puisqu'elle a commencé sa carrière par une écriture dérivant à peu près du canon gidien, qui a tellement marqué les lettres françaises, pour ensuite passer par une période expérimentale et terminer dans une littérature au bord du cliché qui lui a valu des tirages phénoménaux, avec la réécriture de *L'Amant* par exemple, au bord d'une conversion de celles qu'a connu Philippe Sollers, passant de l'écriture formelle tous azimuts à un classicisme un peu dévergondé dans des romans plus récents qu'il a pu écrire.

Cette dissymétrie manifeste que les femmes parlent de l'amour autrement que les hommes. Mais en même temps, elle a du mal à se thématiser quand on aborde par exemple les conceptions du bonheur ou de l'amour que se fait une époque donnée : la Renaissance, l'âge classique, en distinguant XVII^e et XVIII^e, l'amour au XIX^e, etc., et maintenant.

Freud, la disparité des sexes

La psychanalyse, elle, devrait pouvoir aider à se repérer sur cette disparité, qui est notre thème aujourd'hui. Car c'est un point sur lequel d'emblée, avec Freud, la psychanalyse s'est avancée avec fermeté et qu'elle a réussi à maintenir comme un cap, comme un acquis. Le point sur lequel Freud s'est avancé c'est qu'il y a une dissymétrie profonde entre la position masculine et la position féminine. Freud l'a centrée sur les enseignements qui, à partir du moment où les femmes sont entrées nombreuses dans la psychanalyse, sont apparus douteux aux psychanalystes femmes.

D'abord, Freud a souligné que ce qui est dissymétrique, très profondément, c'est l'anatomie, c'est l'organe. L'organe masculin est évident, l'organe féminin resterait caché. La théorie de la castration a d'abord été formulée chez Freud à partir d'un type d'évidence imaginaire qui est de l'ordre de la représentation : on ne voit pas ce qu'ont les filles. Donc le raisonnement tenu par le garçon est : s'il y a des êtres humains qui n'ont pas nécessairement le petit appendice que j'ai, eh bien alors je peux le perdre. Et donc, c'est le fameux régime de la terreur du petit garçon : la menace de castration.

Freud ne l'a pas vu tout de suite. Encore en 1909, c'est-à-dire dix ans environ après s'être mis à la pratique de la psychanalyse, avec le petit Hans, il considère que si ce petit garçon de cinq ans qu'il analyse a une phobie, c'est qu'il souffre sans doute d'un complexe de castration. C'est un cas particulier, il n'est pas généralisé encore. C'est après l'analyse du petit Hans que Freud va généraliser le complexe de castration pour le garçon et considérer que pour tous, ils vivent sous le régime de la terreur de la castration et qu'il n'y a aucun moyen de leur éviter ça. On peut être gentil, mignon, on peut leur parler de tout ça, on n'est pas forcé de leur dire : si tu n'es pas sage on va te la couper, etc. ; même si on enlève toute cette rhétorique de la menace, la menace sera toujours là, l'enfant se débrouille toujours pour vivre avec ça.

A mesure que Freud généralise cela, il se pose la question : et pour les filles alors ? Ce sera encore dix ans après, dans les années vingt, qu'il généralise une position sur la sexualité féminine où il note que les filles, la grande différence c'est qu'elles ne vivent pas sous la menace de castration, qu'elles ont donc au contraire une attitude active sur le mode : à la place de la menace qui pèse sur le garçon, elles ont une certitude : elles ne l'ont pas donc elles vont le chercher. C'est ainsi que Freud rend compte de la plus grande vivacité intellectuelle des filles, en notant qu'à l'adolescence, ça frappe toujours, le caractère complètement

ahuri des garçons et le caractère beaucoup plus éveillé des filles ; le caractère spécialement perdu, toujours à l'adolescence, côté garçon et le caractère beaucoup plus décidé côté fille – ça peut être dans l'égarement aussi bien, d'ailleurs.

Cette opposition construit une asymétrie de la vie amoureuse, marquée l'une par la menace et l'angoisse de castration et l'autre par la certitude de savoir ce que l'on veut, avec simplement une menace très particulière, qui est que pour la fille, il lui faut l'amour de l'autre, de celui chez qui elle va prélever ce qui lui manque. D'où la menace particulière qui marque la vie féminine : la menace de la perte d'amour ; et ça installe en effet l'amour côté fille dans une position particulière, dissymétrique de la position masculine, rivée à un objet et à la présence de l'angoisse.

Cette opposition, qui installe l'amour à cette place distinguée, permet de rendre compte en effet, à travers les âges, dans la littérature, lorsque les femmes ont pu s'exprimer sur cette question, de l'importance que prend l'amour lorsque nous en avons des traces, mais par contre laisse une question, celle que Freud a formulée dans les années trente : “ Que veulent les femmes ? “ Tout le problème est : pourquoi Freud a-t-il construit cette question, puisque apparemment il avait trouvé une réponse : Que veulent les femmes ? – Réponse : elles veulent être aimées. Où est donc exactement la nécessité de maintenir une question ouverte ? La question ouverte, c'est : que veulent-elles dans la réalisation de la vie amoureuse ?

C'est cette question qu'ont posé les femmes analystes qui ont commencé à prendre place dans les rangs du mouvement analytique à partir des années vingt, où l'éducation a été ouverte aux sujets féminins, où les membres de la première génération de la bourgeoisie juive ont envoyé leurs filles à l'école – ça a donné ces femmes médecins qui ont beaucoup fourni à la psychanalyse, à un public nouveau, attentif, curieux et se servant de la psychanalyse pour s'éclairer dans les difficultés. L'exemple éminent est Hélène Deutsch, mais il y a autour d'elle un certain nombre de ses condisciples qui sont tout à fait de cette strate-là, qui à Vienne ont renouvelé le mouvement psychanalytique. Hélène Deutsch, avec un certain nombre de ses condisciples allemandes, ont commencé à poser la question : quand même, pourquoi ce primat de l'organe masculin ? Après tout, les filles en ont un : aux garçons le pénis, aux filles le vagin ; et tout le monde a ses sensations, tout le monde fait ses découvertes, tout le monde y met la main et au fond où serait le primat de cela ? Cette question est apparue dans les années vingt dans le mouvement psychanalytique et a ouvert un champ de discussion qui a été refermé de façon très artificielle à l'approche de la seconde guerre mondiale où on a clos le débat parce qu'on n'arrivait pas à s'y orienter, et on a dit : tout le monde à l'observation des enfants. Donc on est reparti et le débat sur la sexualité féminine a été refermé avec un couvercle, on a dit à partir de là : on va s'intéresser aux rapports de la mère et des enfants ; ça a été le débat Anna Freud-Mélanie Klein, qui a passionné les psychanalystes, avec les retentissements psychologiques que pouvaient avoir ces études.

Le fantasme et la mystique

Et au fond, c'est avec le féminisme contemporain que les questions se sont réouvertes. C'est une plaisanterie féministe américaine standard de dire : c'est formidable, avec Freud au moins on savait ce qu'on n'avait pas tandis qu'avec Lacan et l'idée qu'il a que de toute façon le phallus n'est pas pour les deux, on ne peut même plus se plaindre de ce qu'on n'a pas. Mais la façon dont Lacan a transformé la chose, c'est de dire qu'il ne s'agissait d'un organe ni pour l'un ni pour l'un ni pour l'autre : pour aucun des deux sexes il n'y a d'organe adéquat. Le garçon a l'organe, mais de toute façon il y a l'angoisse de castration. La fille, elle, est allégée de l'angoisse, mais de toute façon elle n'a pas l'organe qu'il lui faudrait. Donc ça ne marche pour aucun. Il n'y a pas, dans la sexualité, l'organe qu'il faudrait. Et d'ailleurs, c'est ce qui fait l'originalité du mouvement psychanalytique, il ne promet pas, contrairement à d'autres psychothérapies qui promettent le bonheur sexuel : si on arrive à se détacher du stress, de l'angoisse, etc., il n'y a pas de raison de ne pas jouir comme il faut. La psychanalyse, elle, continue à maintenir qu'on peut se relaxer tout ce qu'on veut, de toute façon, on rencontre toujours l'obstacle.

Donc cette question qui s'est transportée dans la psychanalyse, qui s'est installée de diverses façons, Lacan l'a transportée dans l'amour en notant que, face au manque profond qu'installe la psychanalyse freudienne, le manque dans le sexe, il y a deux positions : le fantasme et la mystique.

- Pour l'homme, à la place du manque, de ce qui apparaît manquer, il met le fantasme. C'est le nom aussi, si l'on veut, de ce qui sous-tend l'amour-propre selon La Rochefoucauld. Chacun, par son amour-propre, par son narcissisme, ne peut pas, en tant qu'homme, en tant que garçon, ne pas chercher les conditions de son bonheur selon son fantasme. Il ne peut pas ne pas. Au point qu'à travers le partenaire de l'amour, ou au-delà du partenaire de l'amour, il y a toujours le fantasme. C'est un type

de vérité que la psychanalyse a établi et qui au fond a marqué le style d'amour, ou les difficultés de l'époque. Toute liaison est pornographique, si je puis dire. On a beau vouloir la faire éthérée, idéale, et aimer tant et plus, y compris l'amour fou, derrière on trouvera, pour le garçon, l'ancrage fantasmatique qui fait son véritable partenaire.

- De l'autre côté, exemplairement, Lacan choisit de faire référence à quelque chose que n'avait pas dégagé Freud avec cette force. Dans l'œuvre de Freud, il n'est pas fait référence spécialement à la mystique – ni à la mystique juive, ni à la mystique chrétienne. Seule référence chez Freud dans les années 1905 : en conversant avec Jung, le Suisse fasciné par l'histoire des religions, Jung lui disait que quelque chose faisait obstacle à ses théories de la libido, c'était qu'il y avait des ermites ; il y avait dans la pratique de l'érémitisme au fil des siècles, de l'isolement du moine dans sa retraite, des sujets qui se libéraient du monde, qui n'avaient plus aucun désir – ils n'avaient donc plus de fantasme. Et Freud lui répondait : le retrait du monde n'implique nul retrait nécessaire de la libido, bien au contraire. Il opposait ainsi le moine et le sujet psychotique. Il disait : le moine n'a pas retiré ses investissements du monde, il se retire du monde, mais pour s'intéresser au monde. C'est ce dont témoigne la littérature monastique, celle des fondateurs d'ordres, etc., voire même la méditation qui traverse toute cette littérature, alors que le sujet psychotique, oui, se retire du monde et a la libido qui revient sur lui, sur son corps.

Lacan a poursuivi cette distinction. Par exemple, commentant l'écrit de Freud sur la psychose du Président Schreber, il note l'intervention de Dieu pour Schreber et il fait référence à la mystique. Il faudrait distinguer là la position du dieu de Schreber, du dieu du sujet psychotique qui ne laisse pas en paix sa créature et qui la tourmente, de la joie mystique.

Il reprendra cela en soulignant que s'il y en a une, s'il y a une littérature féminine, une écriture féminine comme on disait dans les années 80, c'est du côté des mystiques. Pourquoi ? Parce que c'est une modalité de l'amour qui est un amour extrêmement charnel. Les mystiques éprouvent des tas de trucs. Et même, la certitude que le sujet mystique raconte, c'est que dans son corps s'est signalée la présence de l'Autre divin. Les mystiques, évidemment, ne sont pas que féminins ; et même, il y a tout un rang de mystiques masculins d'excellente facture, cela va de Saint François d'Assise qui était Franciscain, Saint Bonaventure derrière, et puis après vous avez la Mystique allemande, Suzeau, Toller, et ça continue, Saint Jean de la Croix, etc. ; vous avez toute une mystique masculine où pourtant tout le monde parle comme des dames. Ils sont la fiancée de l'Époux. C'est toujours curieux quand c'est Saint Bernard de Clervaux qui était une sorte de grande brute aristocrate, qui était quand même un tueur, chevalier éminent, pas le genre dissipé – puis ensuite mystique ; c'était un tueur, un expert qui a mené sa vie comme un aristocrate de l'époque et qui, quand même, construit toute une littérature sur les émotions qu'il a, qu'il éprouve dans son corps ; Bernard de Clervaux méditant sur le rameau de myrrhe que tient le Christ. Ce sont des pages qui troublent toujours ; on se demande : en quoi est-ce une métaphore ? C'est précisément cela qui a intéressé Lacan : c'est une métaphore incarnée. C'est que toute la littérature fait des métaphores : roman, théâtre, poésie. Et on se pose la question ensuite : que peut la littérature ? Est-ce que ça peut soulever les masses ? Est-ce que ça peut servir ? La littérature, ça a servi à beaucoup de choses au fil des temps. Mais il y a quelque chose qui est uniquement obtenu dans la littérature mystique, c'est le témoignage d'un mode de jouir particulier, très concret, et qui est le contraire de l'amour en tant que l'amour chimérique, l'amour romantique, l'amour “ un seul être vous manque et tout est dépeuplé ”, etc. La mystique, c'est l'anti-Lamartine. C'est au contraire : l'être vous manque parce que cet être-là, il vous faisait jouir. Il donnait une certitude au corps, il l'habitait d'une façon dont ensuite cette jouissance-là vous laisse en manque comme le toxicomane est en manque de sa substance, pas d'une chimère. C'est un point de vue extrêmement matérialiste.

Alors toute la question est : comment situer cette jouissance particulière avec un être qui est comme le dieu des psychotiques : si l'on veut, un être de pure parole. C'est une parole. C'est là vraiment que l'opération “ le verbe se fait chair ” se réalise à proprement parler. Et dans la mystique juive tout autant. On pourrait dire : Freud aurait pu lire Walter Benjamin. Toute la réhabilitation de la mystique juive, ce que Walter Benjamin puis Gershom Scholem³ ont développé comme solution à la crise du marxisme, Freud aurait pu en prendre connaissance mais il ne l'a pas fait. Il a maintenu son point de vue rationaliste, et ça donne *Moïse et le monothéisme*. Mais il y a une façon de reprendre ce courant, non seulement dans la mystique chrétienne, mais dans la mystique juive, et de s'interroger sur cette incarnation du verbe, sur cette jouissance provoquée par quelque chose qui a l'air de se passer d'organe. Il n'y a pas d'organe, et pourtant, il y a une résonance particulière du corps. C'est cette résonance qui vient marquer, côté féminin, ce qui est localisé chez l'homme dans le fantasme.

Style fétichiste, style érotomaniaque de l'amour

Lacan l'a pris de différentes façons au cours de son œuvre, d'abord comme interrogation sur les mystiques et leur place étrange ; ensuite, il dit : *on pourrait aussi opposer le style fétichiste de l'amour chez l'homme et le style érotomaniaque chez la femme*. Et en effet on sait, quelles qu'aient été cliniquement les tentatives de trouver chez la femme l'équivalent de la clinique du fétiche chez l'homme, par exemple dans le fétichisme des étoffes, de l'enveloppe, les cliniciens ont tout de même les plus grandes difficultés à symétriser. L'homme fétichiste choisit le sous-vêtement, la chaussure, de façon précise. Les dames qui ont le fétichisme des étoffes, c'est plutôt sur elles qu'elles les mettent. C'est là que se situe l'industrie du fétiche, qui est une branche importante de l'industrie de notre temps, et l'industrie du textile, avec des résultats pratiques ; et de l'autre côté chez les femmes, quand la publicité cherche à industrialiser ce point de vue, c'est toujours : " j'aime porter ce qu'il aime toucher ", comme une récente publicité l'a utilisé. Il y a la référence à l'autre et c'est plutôt sur son corps qu'on le met, d'où des difficultés de symétrisation des dits fétichistes.

Par contre, dans la clinique de l'érotomanie, là on a en effet une très grande dissymétrie, l'érotomanie est, à de très larges pourcentages, féminine – donc il faudrait compliquer le modèle de la sérotonine : La sérotonine, plus autre chose. Parce que certainement, les récepteurs de la sérotonine fonctionnent, ça y va, mais tout de même il y a qu'on peut les activer chez le garçon et chez la fille tant qu'on veut, on n'obtient pas la même répartition. Et lorsque Lacan parle de " style érotomaniaque " de l'amour féminin, c'est pour mettre au premier plan la certitude de l'amour ; il se sert d'une version de l'érotomanie qu'a donnée son maître en psychiatrie De Clérambault, qui a fait une construction qui lui est propre, dans laquelle lui, ce qui l'intéressait dans l'érotomanie, c'est ce qu'il appelait le postulat : ce qui fait la certitude du diagnostic proprement dit, c'est le sujet qui dit – il m'aime, j'en suis certain, ce n'est pas moi qui l'aime, c'est lui qui m'aime. Cela existait, n'est-ce pas, vous avez dans la clinique allemande des références au délire amoureux dans les années 1910, avant que Clérambault formule cela dans les années vingt. Mais son idée de postulat, c'était qu'à proprement parler, une véritable érotomanie était toujours construite sur ce postulat.

Le style érotomaniaque, c'est que non seulement c'est lui qui m'aime, mais c'est qu'il me parle. Ce que Clérambault précise, c'est que la pathologie érotomaniaque, c'est que tout devient parole de l'être aimé et tout fait signe de la parole de l'être aimé. Et c'est cela dont souffre le sujet, que ça lui parle en permanence.

C'est à partir de là que s'interroge en effet la distribution ou disons, la disparité. C'est que côté homme, ça jouit en silence. Le fantasme opère en silence. Et il y a tout une pathologie extraordinaire côté masculin, il faut bien dire : l'homme qui ne doit pas être dérangé par le bruit ou par la parole qui ne va pas, pendant qu'il est à son affaire. Ou même qui exige que, s'il y a des mots, ils doivent tous relever du vocabulaire en jeu dans la sexualité, pas d'un autre – enfin, tout une sensibilité fragile. Côté dame, il faut quand même que l'être aimé parle : " parle-moi ". Elle ne peut consentir à la sexualité qu'après une longue préparation qui consiste essentiellement à être enveloppée de paroles, après quoi le sujet consent. Il y a là tout une dissymétrie qui fait un des comiques des difficultés de l'amour, le fameux " parle-moi ", " tu ne me parles pas assez ", etc.

Une jouissance silencieuse

Mais le problème c'est qu'en fait, le sujet féminin vise aussi une jouissance silencieuse. Et la jouissance silencieuse, celle qui s'atteint dans l'expérience mystique précisément, on la trouve dans la notation que Dieu se tait, et qu'il se manifeste par sa pure présence. Ce que Lacan a noté par ce point-là : le rapport au manque dans l'Autre qui parle au lieu du langage ; au lieu où s'articulent parole et langage, le dernier mot sur l'amour manquera (A/). Face à ce manque, d'un côté, côté masculin, il y a l'objet du fantasme, et côté féminin, ce qui viendra à la place à la fin, comme le dit Jacques-Alain Miller dans un article récent⁴, justement, dans son séminaire *Encore*, Lacan ne le dit pas. Il ne dit pas exactement ce qui vient à la place du fantasme chez la femme. Il tient en suspens ses auditeurs. Il l'aborde de différentes façons. Il parle d'un certain nombre de phénomènes, mais il ne dit pas ce que c'est. Jacques-Alain Miller nous dit que maintenant on peut le dire après ces années, en ayant travaillé ça, ce qui vient là c'est la jouissance de la parole (A/); mais quoi ? Que veut dire jouissance de la parole ? Ce n'est pas parler au sens de parler pour ne rien dire, ce n'est pas parler comme on dit : " les femmes parlent, elles parlent beaucoup plus que les hommes, ce qui fait le succès du téléphone portable, etc. " ; elles parlent, mais ce n'est pas ça le point, ce n'est que la surface. L'élément profond c'est qu'il faut que ça parle pour jouir.

Et à partir de là, on saisit pourquoi La Rochefoucauld c'est un point de vue masculin, c'est qu'il a l'idée que l'amour, il faut d'abord que ça ait été écrit, que ce n'est pas de la nature. Eh bien il se trompe. S'il avait été femme, justement, et aussi passionné par l'amour propre, il n'aurait jamais écrit que l'amour est un artéfact. Il aurait pu parler de la convention, certes, et Madame de Sévigné peut le faire, mais ne pas douter qu'il y a, dans les rapports de l'amour et de la parole, un rapport consubstantiel. Ce qui fait que les femmes ont très bien compris, dans le christianisme, comment le verbe se fait chair. Cela n'a jamais été un problème pour l'auditoire féminin. Et à cet égard, il y a d'ailleurs un anthropologue, Jacques Gardy, qui réfléchit sur la littérature et est persuadé que l'amour ne peut venir que dans les sociétés avec écriture, parce qu'on s'écrit des lettres d'amour. C'est bien pour un anthropologue d'avoir ce genre d'idée, que ça sert à ça l'écriture et pas seulement à faire des comptes, à tenir exactement le compte des troupeaux du Pharaon, mais que tout de suite, ça a servi à écrire des lettres d'amour.

Mais en fait, c'est une erreur. C'est *de structure*. Il y a en un point, le point où la parole se tait côté féminin, qui est à la fois le point où ça jouit de la parole. C'est le point dont on ne peut rien dire, tous les mots y défont. Justement, s'articule un lieu paradoxal qui est le culmen, l'essence même de la parole et pourtant en même temps le point où elle défaille. Et c'est là où les femmes retrouvent le silence ; pour la moitié de l'univers autre que le garçon, il y a un moment où on est quand même soulagé du parasite langagier, soulagé d'avoir encore à parler en ce point – aussi bien côté homme que côté femme.

La disparité de l'amour est située ainsi autour de ce rapport où se nouent silence et appareil langagier parasite et où Lacan fait apparaître cette conjonction de la pulsion et du silence, aussi bien côté garçon que côté fille. Et la question que Freud posait : “ Que veulent-elles ? “ a une réponse : elles aussi, elles veulent jouir en silence.

Conférence d'Eric Laurent

Le 11 septembre 1999 à Tours,

Séminaire clinique de Françoise et Charles Schreiber

NOTAS:

1- Paul Bénichou, *Morales du grand siècle*, Gallimard, 1948 ; réédition Folio essais, 1988.

2- Robert Mauzi, *L'Idée de bonheur dans la littérature et la pensée française au 18^{ème} siècle*, Albin Michel, 1994, Bibliothèque Evolution de l'humanité.

3- Gershom Scholem, *Aux origines religieuses du judaïsme laïque, de la mystique aux Lumières*, Calmann-Lévy, 1999.

4- “La Maladie d'amour“, *La Cause freudienne*, n° 40.